
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 26/2 (1999)

DOI: 10.11588/fr.1999.2.47504

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Daniel FULDA, *Wissenschaft aus Kunst. Die Entstehung der modernen deutschen Geschichtsschreibung 1760–1860*, Berlin (de Gruyter) 1996, X–547 S. (European Cultures – Studies in Literature and the Arts, 7).

Johann Christoph Gatterer est généralement considéré comme un des principaux fondateurs d'une écriture historique scientifique dans l'Allemagne des années 1760 et suivantes. On s'est moins intéressé en revanche au second volet de cette œuvre de refondation, une interrogation reprise par plusieurs historiens de son temps: comment écrire l'histoire d'une manière qui soit »lisible« au double plan de la formalisation des savoirs (faire ressortir les différentes causalités et cohérences, diachroniques et synchroniques) et de l'esthétique (donner envie de lire les livres d'histoire). On salue dès lors avec d'autant plus de satisfaction que la thèse de Daniel Fulda – préparée sous la direction d'un germaniste, Walter Pape, en liaison avec deux historiens, Otto Dann et Johannes Kunisch, tous trois professeurs à l'Université de Cologne – analyse des textes des historiens des années 1760–1860 sous l'angle d'une mise en perspective des théories historiographiques et narratologiques. D. Fulda pose d'emblée la question suivante: comment est-on passé de ce que Gatterer considère comme le »mauvais goût« des historiens de son temps en matière d'écriture historique à une écriture qui, via Ranke et Droysen, mène à l'historien Theodor Mommsen, prix Nobel de littérature en 1902, ou, pour réduire le cadre chronologique, du niveau scientifique et littéraire de »Geschichte von Litauen« (1785) de Schlözer aux »Römische Päpste« de Ranke (1834–1836)?

En effet, ce n'est pas le moindre paradoxe apparent des historiens de l'*Aufklärung* comme de l'historisme (Droysen et Ranke) que d'être parvenus à fonder un nouveau paradigme de scientificité qui s'éloigne de la tradition »rhétorique« et »littéraire« dont l'historiographie est issue tout en continuant de s'appuyer sur des modèles de narrativité anciens et nouveaux. La *Zusammenfügung der Erzählung* de Gatterer ne cache pas plus son origine rhétorique (*dispositio*) que sa *Geschichtskunst* qui traduit *ars historica*, et D. Fulda note aussi par exemple la proximité de la théorie de l'histoire (Historik) de Droysen et de la poétique du réalisme en littérature.

L'utilisation judicieuse des perspectives ouvertes par les théoriciens modernes de l'écriture historique, en particulier Hayden White, Jörn Rüsen, Hans Michel Baumgartner – auxquelles il préfère toutefois les concepts proposés par Paul Ricœur dans »Temps et récit«, plus aptes selon lui à appréhender les relations de continuité et de cohérence sur lesquelles repose l'historiographie moderne –, permet à D. Fulda d'analyser dans tous ses aspects l'interrogation posée par Gatterer, laquelle n'est pas une simple question de beauté de style. Parler de »narration«, c'est parler de la possibilité de présenter l'histoire comme un processus continu (c'est la perspective dite »pragmatique«), et donc de l'aptitude de l'historiographie à produire des récits cohérents.

Une analyse conjointe des conceptions de Gatterer, des notions de »Geschichte« et de »Erzählung« chez Gottlob David Hartmann (»Über das Ideal der Geschichte«, 1774) ainsi que des poétiques de Friedrich von Blanckenburg (»Versuch über den Roman«, 1774) et de J. J. Engel (»Über Gespräch und Erzählung«, 1774) permet de montrer que les historiens de l'*Aufklärung* opèrent avec un concept très sommaire de narration qui explique largement la distorsion entre l'exigence de »Fügung« invoquée et le caractère souvent énumératif des »récits«. Pour Gatterer, un récit, c'est »die Entwicklung eines Begriffs aus seinen Grundideen«. Alors que, dans »Geschichte des Agathon« (première version 1766), Wieland montre le rôle décisif du narrateur dans la constitution du sens, Schlözer parle encore en 1772 de »Anschauung des Weltlaufs«. (On pourrait toutefois souligner ici qu'il existe aussi chez Schlözer, comme l'a montré Ursula Becher – *Aufklärung und Geschichte*, éd. par H. E. Bödeker et al. 1986 – une structure appellative en direction du lecteur qui témoigne de sa recherche d'une forme narrative nouvelle.)

En second lieu, D. Fulda montre que la perspective issue de l'idée leibnizienne de »sys-

tème« – rapprochée à juste titre de la »Vollkommenheit« des esthéticiens – a »bloqué« l'évolution vers une écriture historique »moderne«. En effet, elle est le fondement de la perspective »pragmatique«, qui cherche à mettre en évidence la »connexion« universelle des choses; de plus, elle donna une justification nouvelle à la hiérarchie traditionnelle établie par les historiens pour qui les histoires particulières ne prennent leur sens que replacées dans l'histoire universelle. Il a donc fallu – telle est une des thèses principales de D. Fulda – que les historiens se détournent de l'histoire universelle au profit du particulier (ce qui correspond au passage de l'*Aufklärungshistorie* à l'historisme) pour qu'ils intègrent pleinement les perspectives narratives modernes (p. 184).

D. Fulda discerne l'indice d'une profonde césure dans la polémique qui opposa en 1772–1773 Schlözer et Herder à la suite du compte rendu fort critique que ce dernier fit de la »Vorstellung der Universalhistorie« de Schlözer (un ouvrage dans lequel on repère par ailleurs la présence des théories esthétiques de Baumgarten et de Mendelssohn). La longue étude que D. Fulda consacre au compte rendu de Herder et à la verte réplique de Schlözer (p. 191–227) est sans conteste l'analyse la plus précise et la plus fine qu'on ait jamais consacré à ces textes. On aurait pu souhaiter toutefois qu'il apparaisse plus clairement que la »Vorstellung« accentue plus qu'elle ne reflète les déficiences des histoires universelles des années 1760–1780. Herder s'est mépris sur ce livre qui n'est pas une histoire universelle aboutie mais un abrégé-squelette, immensément maladroit, par lequel Schlözer s'oppose aux histoires universelles antérieures à la »réforme« de Gatterer. La »Vorstellung« et les exigences historiographiques formulées par Herder représentent donc deux pôles »idéaltypiques« qu'il n'aurait pas été inutile de situer, en amont dans les réflexions critiques formulées dès avant 1750 par des historiens par ailleurs bien incapables d'apporter la moindre solution au problème qu'ils soulèvent¹, et en aval, en montrant qu'*Adelung*, passé ici sous silence, apporte en 1782 l'exemple d'une autre manière d'écrire l'histoire universelle moins en contradiction avec les narrativités de son temps.

Cette réserve ne remet toutefois nullement en cause la pertinence des analyses de D. Fulda sur cette querelle, ni moins encore les chapitres suivants, qui montrent le rôle éminent joué par Schiller tant par ses écrits théoriques que par ses œuvres d'historien dans l'entreprise »d'annoblissement esthétique de la science« (p. 228). Pour la période postérieure aux années 1780, D. Fulda centre son analyse sur quelques textes majeurs marquant de nets infléchissements (Schiller, Ranke), mais il n'en néglige pas pour autant des historiens comme Johannes von Müller, Raumer ou Beck (on regrettera toutefois l'absence de Möser). La troisième partie, qui porte pour l'essentiel sur Ranke, montre les avancées parallèles de l'»esthétisation« et de la »scientification« après 1800. Associé à un idéalisme abrité par les théories esthétiques, le projet, largement inspiré de Goethe, d'une historiographie symbolique liant l'art et la science tel que le formule Ranke, rompt avec l'historiographie des Lumières en adoptant le modèle narratif de la »Goethe-Zeit« – de Goethe mais aussi de Schlegel, dont l'»histoire de la littérature« est comparée à celle à peine antérieure mais toute différente de Eichhorn.

D. Fulda ajoute ici une fort utile perspective aux travaux indubitablement pertinents et érudits de H. W. Blanke et J. Rüsen, mais trop unilatéralement centrés sur la définition d'une »matrice disciplinaire« (unique?) et la détermination des indices de scientificité chez les historiens du XVIII^e siècle. Outre que cette thèse pose la question de l'histoire de l'*ars historica* dans sa complexité, elle rend compte de la diversité des discours historiens tels que les connaît le XVIII^e siècle (histoires universelles, histoires locales ou particulières etc.). D. Fulda ouvre ainsi une voie fructueuse, car c'est – dans le domaine ici étudié des rapports de

1 Cf. notre article, postérieur au livre de D. FULDA, La cohérence de l'histoire: aspects de la réception de Voltaire dans l'Allemagne des années 1760–1770, in: Ulla KÖLVING et Christiane MERVAUD (éd.), Voltaire et ses combats, Oxford 1997, t. 2, p. 1435–1447.

l'esthétique et de l'épistémologie, mais ailleurs également – par les histoires particulières que des impulsions nouvelles commencent à parvenir dès la première moitié du XVIII^e siècle dans l'historiographie.

Gérard LAUDIN, Paris

Matthias DÜMPELMANN, *Zeitordnung. Aufklärung, Geschichte und die Konstruktion nationaler Semantik in Deutschland 1770–1815*, Berlin (Duncker & Humblot) 1997, 308 S. (Historische Forschungen, 61).

Cette thèse de doctorat de philosophie, préparée à Münster sous la direction de Peter Burg, décrit un parcours sinueux et érudit à travers les ouvrages des historiens allemands de l'époque allant de l'*Aufklärung* à la phase préparatoire de l'historisme (Heeren, Luden, Pölitz ...) afin d'y repérer la formation du discours conservateur. L'analyse de Matthias Dümpelmann ne porte pas sur les «classiques» du conservatisme, mais sur le glissement de l'historiographie vers le conservatisme qu'il situe au moment où le discours de l'*Aufklärung*, après avoir «ouvert l'avenir» en le pensant comme lieu de possibles indéterminés régi par l'homme promu sujet de l'histoire, s'universalise et pense le futur comme prédéterminé par le passé et le présent (p. 45).

Cette «mise en ordre du temps» (*Zeitordnung*), ou «défuturisation de l'avenir», est parfaitement observable quand on compare par exemple la théorie kantienne des *Geschichtszeichen* (qui ne sont pas des faits empiriques, car la raison pour Kant ne se manifeste que réfractée) au concept de progrès, programmatique, linéaire et héritier de l'espace-temps unitaire des historiens de l'*Aufklärung* (et de ce fait tendanciellement ethnocentrique) développé par Condorcet dans «L'Esquisse» et dont de nombreuses thèses de Karl Heinrich Ludwig Pölitz, qui croit pouvoir mesurer la perfectibilité aux faits réels, offrent un équivalent. Le problème théorique ainsi posé peut être formulé comme suit: «Wo ist die Wasserscheide zwischen der bloß regulativen Idee eines offenen, Fortschritt erweisenden Zukunftshorizontes und der zwingenden Version eines totalitären Geschichtsziels zu verorten?» (p. 39).

Cette «trahison» de la pensée des Lumières s'effectue en Allemagne avec une netteté qui fait de ce pays «un laboratoire de la modernité» (p. 19). La raison principale doit en être cherchée, selon M. Dümpelmann, dans l'absolutisme réformateur lui-même qui fit passer certaines idées éclairées dans la politique des princes via les nombreux fonctionnaires formés par les universités, tandis qu'il préparait la défuturisation de l'avenir en le planifiant. La forte présence de l'enseignement de l'histoire dans les universités a fait ainsi pénétrer des thèses des Lumières au cœur même du pouvoir absolutiste et contribué aussi à poser l'identité nationale en termes d'identité historique, seule façon de penser conjointement *Kultur- und Staatsnation* (p. 19): c'est cela que M. Dümpelmann appelle «construction historique de l'identité nationale».

En second lieu, cette défuturisation peut être comprise comme une réaction à la Révolution française, laquelle entraîna une «déchirure du temps» (*Zeitriß*, on aurait pu parler aussi de *Kulturriß*, puisqu'elle prétend rompre, avec le Saint-Empire, la continuité historique allemande): dès lors, les Allemands ne peuvent trouver les fondements de leur légitimité historique que dans l'exact contraire des thèses du cosmopolitisme et de l'avenir ouvert, deux espaces conceptuels déjà occupés par les Français. Le nouveau concept de «nation» fut ainsi élaboré dans une perspective contrastive et défensive (p. 247), fondée sur la recherche d'un «consensus interne» de la communauté allemande. Le pas suivant vers ou déjà dans le conservatisme fut franchi quand l'historisme évacua le temps hors du concept d'histoire, s'interdisant ainsi de penser le changement et les discontinuités (p. 145). Le terme même d'histoire change alors de sens: il ne connote plus l'idée de *Zeitlichkeit*, de